

fraternelle, quoiqu'il n'y eût que les quelques membres nouveaux qui eussent fait un pied de chemin. La même chose a été faite encore cette année, quelques membres prenant près de cinq mille piastres d'indemnité, tandis que d'autres ont refusé d'en prendre. Si vous étiez exécuteur testamentaire et chargé de votre compte de \$3600 pour un voyage à London, entrepris et exécuté pour les affaires de la succession, entre le vendredi soir et le samedi matin que penseraient les héritiers en lisant cet article de votre compte ? Ce n'est pas une histoire que je vous fais là ; c'est une réalité dont les preuves officielles ne sont que trop patentes.

Et c'est à Washington que les deux annexionnistes veulent envoyer nos sénateurs et nos députés pour apprendre l'économie et se garantir de la corruption législative. — *Canadien.*

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 23 NOVEMBRE 1849.

BULLETIN.

L'opinion publique en Angleterre sur la question de l'annexion. — Prospective du parti annexionniste dans le Parlement Provincial, d'après un correspondant du Herald.

L'arrivée en Angleterre du manifeste des annexionnistes de Montréal a été quelque sensation. La presse s'en est occupée, mais sans passion, sans aigreur, avec calme et modération, comme d'une question toute naturelle, qu'on doit envisager sérieusement. Nous ne pouvons mieux faire en ce moment, que de mettre sous les yeux de nos lecteurs les principaux extraits, relatifs à la question, des journaux les plus importants de Londres. C'est le meilleur moyen de leur faire connaître l'opinion publique de l'Angleterre sur le mouvement de l'annexion.

Extrait du Times de Londres du 31 octobre.

Les nouvelles du Canada sont plutôt profondément intéressantes que péniblement alarmantes. Ceux qui se réjouissent de chaque développement de nos difficultés coloniales, de chaque nouvel embarras du bureau colonial, seront enchantés d'apprendre ce mouvement, qui à des esprits moins hostiles, offrira un sujet de graves réflexions et de considérations philosophiques.

Le mouvement dont il s'agit tend à une dissolution, à une séparation d'avec nous, plutôt qu'à une rupture; il n'est pas inspiré par la rancune, ni mêlé de violence. Il est sérieux et délibéré. Il raisonne, quoiqu'il puisse raisonner faux, et procède de prémisses mal fondées à des conclusions fausses. C'est sous ce rapport que cette adresse a droit à une attention patiente, nous pourrions presque dire, respectueuse de notre part. Elle ne respire aucune hostilité contre la couronne anglaise et le peuple de ce pays; au contraire elle exprime ses sympathies pour nous. Elle ne fait pas de protestations ardentes d'affection pour une forme démocratique de gouvernement, mais base simplement sa préférence des institutions républicaines sur des conditions particulières et locales. Elle conseille la séparation de l'Angleterre et l'annexion aux Etats-Unis, pour des motifs qui conduisent les sociétés comme les individus, motifs d'intérêt et d'avancement de soi-même.

Il fut un temps où un document de cette nature aurait exposé ses auteurs aux peines de la haute trahison, et la colonie qui l'aurait vu naître, aux malheurs de la guerre civile; quand chaque Anglais aurait rougi d'indignation à l'idée présomptueuse de se plaindre de la domination anglaise, et de la témérité de ceux qui auraient voulu mettre un projet semblable sur pied. Mais ce temps là n'est plus. Nous avons acquis la sagesse par l'expérience; la leçon la plus précieuse et la plus coûteuse nous a été donnée par le résultat stérile d'un conflit précipité avec une colonie, qui, des remontrances a été poussée à la rébellion et qui a plus tard couronné sa rébellion par l'indépendance. Nous ne devons pas

faire la guerre pour le vain honneur de garder une colonie mécontente et de la tenir en sujétion; nous ne devons pas acheter une obéissance à contre-coeur et dépenser des millions ou en répandant du sang. Si la prospérité ou la ruine de la Mère-Patrie dépendait de ses colonies et qu'elle ne pût s'en passer, les suggestions de l'Adresse annexionniste de Montréal ne trouveraient pas place dans les discussions, ni de sympathie parmi le peuple de l'Angleterre. Tout le monde ici s'identifierait avec leurs intérêts et leur prospérité à ce qu'autrefois nos pères envisageaient isolément, c'est-à-dire la suprématie du pouvoir anglais. Mais la différence entre les hommes d'aujourd'hui et ceux d'autrefois, c'est que maintenant nous comptons et nous calculons la balance des profits et pertes que les générations passées ont bâti, et c'est là ce qui les faisait se réjouir au commencement de la guerre américaine et se lamenter à la fin de cette guerre désastreuse. La retention du Canada est-elle profitable à l'Angleterre ? La perte de ce pays lui serait-elle nuisible ? C'est là la question que les Anglais d'aujourd'hui se posent, comme les Canadiens se posent la question inverse.

Il faut convenir que ces derniers ont des griefs, non tous également oppressifs, ni tous de la même origine. D'abord ils ont perdu la protection sur nos marchés. Ensuite ils souffrent sous un système colonial vieux et suranné. Ils prétendent avoir perdu tous leurs avantages et avoir encore toutes les misères et les restrictions de colonies; qu'ils ne sont rien, qu'ils n'ont pas de rang, de position dans le monde, pas de voix ni d'influence dans les conseils impériaux; qu'on ne s'occupe pas d'eux et que si on s'en occupe, c'est pour les faire maltraiter par le pouvoir, ou les faire devenir l'objet du ridicule des officiers d'ici. Ils sont jaloux de la prospérité des Etats-Unis. Ici le Times dit que cette partie du manifeste dit que la prospérité que nous avons acquise par la protection nous a été gagnée lentement, mais sûrement sous le système de la libre concurrence. Quant à la prospérité des Etats-Unis, qui est due, dit-il, à l'énergie et à l'industrie américaines, c'est la fuite des Canadiens s'ils ne l'ont pas égalée et imitée. Rien ne les empêche d'en faire autant. D'ailleurs, ajoute-t-il, le Canada a fait plus de progrès qu'on n'admet généralement, etc.

Somme toute, continue le Times, la question se réduit donc à ceci : la Canada améliorera-t-elle sa condition, sans naître à l'Angleterre, en s'annexant aux E. U. ? Pourrions-nous abandonner à une République rivale et agressive une province aussi vaste que la France, sans mettre en danger notre pouvoir et faire tort à notre prospérité ? Pourrions-nous abandonner le Canada sans affronter les braves et loyaux habitants de la Nouvelle-Ecosse et perdre les ports les plus importants du globe ? Si le Canada cesse de nous appartenir, en sera-t-il de même de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick etc ? N'y aurait-il pas moyen de donner l'indépendance à la colonie mécontente sans la pousser à l'hostilité ou à la rivalité ? N'y a-t-il pas une forme de gouvernement, Royale, Impériale ou Républicaine qui pourrait consolider les Provinces de l'Amérique du Nord et former une ligue entre nous et notre rival le plus proche et le plus formidable. — Ce sont là autant de questions importantes. Mais il en est une qui a la préséance sur toutes. C'est celle-ci : jusqu'à quel point l'adresse en question est-elle l'expression de l'opinion publique en Canada ? C'est là d'abord ce qu'il faut constater. En attendant nous pouvons nous féliciter en réfléchissant que le document dont nous parlons prouve que l'éducation que l'Angleterre donne à ses colonies est telle qu'ils n'ont pas droit d'avoir honte de la Mère-Patrie, ni elle d'eux, et que l'avenir qui attend des hommes ainsi instruits ne peut jamais être obscur ni déshonorant.

(Extrait du Times du 2 Novembre).

Dans cet article le Times exprime le doute qu'il a, si l'on n'a pas donné trop d'importance au manifeste de Montréal, qui peut bien, dit-il, ne pas représenter les opinions de la majorité des habitants de Montréal. Il ne rétracte cependant rien de ce qu'il a dit sur le toa, le

tempérament et la gravité du document. "N'importe par qui il a été proposé ou écrit, il fait infiniment honneur à l'habileté, au tact et à la finesse de ses auteurs."

Le Times parle ensuite de la position particulière de Montréal, de sa dépression commerciale, de ses attaques politiques violentes, de la perte probable du siège du gouvernement, toutes choses qui peuvent faire pousser le cri de l'annexion. Mais il ne croit pas que le mouvement s'étende dans le reste du pays et que les Canadiens-Français y prennent part. "L'annexion pour ces derniers, dit-il, serait fatale. Ils seraient engloutis de suite. Le Haut-Canada ne le veut pas non plus, etc."

Mais ajoute le Times en terminant, si sous la pression d'un malaise temporaire et une estimation erronée des bienfaits des institutions républicaines, le peuple Canadien a résolu d'échanger la constitution la plus libre dont une colonie ait jamais joui, pour l'honneur ambigu de devenir une partie infime d'une grande confédération, qu'il comprenne bien que la conduite du peuple anglais sera guidée par les seuls motifs de prudence et d'intérêt. S'il pense pouvoir se passer du Canada, alors seulement il abandonnera le Canada. Mais en abandonnant le Canada, il n'abandonnera pas un pouce de terre ou de mer dont la possession serait nécessaire à l'importance commerciale et maritime de la Grande-Bretagne, comme la Nouvelle-Ecosse, le cap Breton etc."

(Extrait du Walmer and Smith European Times.) "Le Canada a souffert sérieusement par suite des changements de notre politique commerciale et nous ne sommes pas étonnés du tout qu'il désire s'affranchir des restrictions et des embarras qui retardent ses progrès. Le manifeste de Montréal, tout en faisant sensation ici n'a créé aucune irritation. Il a créé un sentiment de regret pénible, le même sentiment qu'éprouve une mère lors du mariage d'une fille chérie, qui abandonne le toit paternel, pour rentrer sur la mer orageuse du monde. Si la majorité des Canadiens désire réellement l'annexion, que ce désir soit promptement et explicitement exprimé et l'Angleterre se rendra à ce désir."

(Extrait du London Illustrated News.)

Les arguments de ce manifeste sont l'un très grand poids et si les hommes d'Etat de ce pays croyaient que ce fussent là les sentiments de la majorité des Canadiens, il y a peu de doute qu'ils consentiraient à l'annexion, qui dans ce cas pourrait tôt ou tard être effectuée malgré eux. L'indépendance de ces colonies est une question de temps et nous ferons bien si nous sommes assez sages, de choisir ce temps quand il sera venu et de nous reconcilier paisiblement avec ce qui est inévitable."

Quand elles ne seront plus nos colonies, elles peuvent être nos meilleurs amis, continuer à recevoir le surplus de nos populations et plus qu'à présent consumer nos manufactures et encourager notre commerce. Etre privé du Canada par la force et par la connivence des Etats-Unis serait vraiment humiliant pour nous; mais l'abandonner volontairement serait un petit sacrifice. "Nous ne savons pas même si ce ne serait pas un gain."

(Extrait du Morning Chronicle.)

Le manifeste des annexionnistes de Montréal est vraiment un document curieux. L'idée de démembrement un grand empire "amicablement et paisiblement" et d'effectuer une révolution sans autres sentiments que ceux du respect et du bon vouloir envers les autorités existantes, a quelque chose de gouvernement ironique, que, nonobstant notre expérience irlandaise en fait de sédition loyale et de trahison paisible et constitutionnelle, nous ne voulons pas attribuer à ceux qui ont signé le manifeste de Montréal. Nous ne croyons pas qu'ils aient considéré sérieusement ce qu'ils demandent. Parce que quoique ce ne soit pas la première fois que la Grande-Bretagne ait été poliment requise de mettre en pièce son empire pour encourager les manufactures domestiques d'une province, nous avons toujours considéré la tactique d'O'Connell et de Convivial-Hall comme quelque chose de purement exceptionnel. La proposition extrêmement impertinente des 325 signataires de l'adresse en question, afin d'obtenir la permission

de changer leur allégeance "amicablement" et d'obtenir par là une protection pour des intérêts manufacturiers qui n'existent pas, est une absurdité si grossière et si patente que nous en accusons plutôt ceux qui ont écrit l'adresse que ceux qui ostensiblement l'ont signée et sanctionnée plusieurs probablement sans la lire."

Ce mouvement peut cependant être plus important qu'il paraît. S'il y a quelque chose d'extrêmement bête dans le projet de démembrement l'Empire Britannique pour que le Canada puisse manifester d's e t s et des indications de prix élevés, au lieu de les acheter à bon marché, c'est une matière sérieuse de voir des centaines de citoyens influents et respectables si embarrassés de signer aucune chose pour l'annexion. C'est très intéressant de savoir jusqu'où s'étendent ces dispositions parmi nos sujets canadiens et si elles se propageront à l'avenir."

Nous n'avons pas raison de craindre une rébellion en Canada. Mais nous craignons une désaffection chronique et invétérée, nourrie par des comparaisons perpétuelles, de la prospérité du Canada et de celle des E. U. L'Empire Britannique (s'il le juge à propos) peut garder le Canada tant qu'il demeurera un empire; mais nous sommes sûrs que le Canada ne vaudra pas la peine d'être conservé — maintenant que Lord Elgin a jeté de l'eau froide sur la loyauté — si les Canadiens s'imaginent que l'annexion ajoutera 20 par cent à la valeur de leurs terres et de leurs produits."

Le Morning Post, l'organe du haut clergé et de la haute bourgeoisie, se prononce fortement contre l'annexion et répète avec joie la déclaration faite dans la chambre des Communes durant la dernière session, par le Premier-Ministre Lord John Russell: "L'Empire colonial de la Grande-Bretagne est un héritage glorieux que nous avons reçu de nos ancêtres et moi pour un, je suis déterminé à le maintenir intact pour toujours."

Le mouvement de l'annexion se propage, au dire du Herald, dans toutes les parties du pays. "Il y aura en tout, probablement, écrit son correspondant de Toronto, deux annexionnistes élus pour remplacer M. Blake et Boulton. Quoique M. Perry ne veuille pas se déclarer ouvertement en faveur de l'annexion, il n'est pas moins un de ses partisans. Dans le comté de Norfolk l'esprit public est en faveur du mouvement et si on peut faire un aussi bon choix que dans le 3e Riding d'York l'élection dans ce sens est assurée. Ces élections avec les membres du Bas-Canada qui vont se joindre à la cause, vont de suite créer un parti dans la chambre avec lequel il faudra compter. Ils formeront un noyau autour duquel viendront se placer et les membres désappointés des deux anciens partis et ceux que leurs convictions pousseront de ce côté."

Quelle marche, ajoute le correspondant du Herald, les membres Français en général suivront sur cette question, vous êtes dans le Bas-Canada plus à même de dire que nous. Je pense cependant qu'ils vont se trouver si complètement hors de leurs anciens éléments sociaux et politiques, à Toronto, qu'ils se joindront à aucun mouvement qui les conduira chez eux, où leur langue est autant parlée que l'anglais. Si les annexionnistes devaient asscher forts dans la présente chambre pour faire pencher la balance du pouvoir, ce qui n'est pas improbable, ça faciliterait beaucoup la question. Je suis cependant d'opinion, qu'il serait impolitique de précipiter la crise. Si le ministère actuel peut tenir jusqu'aux prochaines élections générales, le sentiment public se sera alors suffisamment formé pour assurer aux annexionnistes l'ascendant le plus complet."

Le journal l'Avenir, de mardi, contient à notre adresse une tirade qui nous a rappelés le perroquet Vert-Vert répétant les banales propos qu'il avait appris des matelots, dans son voyage à Nevers, ou mieux encore l'arrière-femme de Socrate, répandant un vase d'eau sale sur la tête de son mari, pour contenter une malice qu'un orage d'injures n'avait pu satisfaire. Cette feuille nous accuse d'avancer les mensonges les plus éhontés (quelle énergie de

style !!) ; un peu plus loin, elle parle d'insinuations mensongères, même de vrais mensonges — et encore une fois, de mensonge éhonté. "Tout cela est assaisonné de plusieurs autres honnêtetés, comme celles-ci, qui s'adressent au Clergé: "le règne des égoïstes tire à sa fin en Amérique et l'Avenir survivra..... aux CASTES PRIVILEGIÉES qui ont intérêt à étouffer la lumière pour retentir notre population dans l'obscurité, l'ignorance des connaissances indispensables à tout citoyen, et pour la maintenir, en l'exploitant, dans l'humiliation, la misère et la dégradation." L'Avenir est-il rédigé dans une taverne ? C'en a bien l'air.

Après un langage si poli, et des insinuations si conformes aux faits, si exemptes de toute calomnie, l'Avenir a bien acquis, sans doute, le droit de nous reprocher nos défauts. — Mais en fin, quel crime avons-nous donc commis ? Eh bien, nous avons dit que l'Avenir avait mystifié le Witness, qui copiait comme chose sérieuse son innocent badinage. Nous avons dit (en passant et sans y mettre d'importance) que l'Avenir ne vivrait plus sans les subsides des annexionnistes. Voilà les gros péchés dont nous sommes coupables. — Mais, pourquoi nous-nous sommes-ils dit que l'Avenir serait déjà mort de faim, sans les subsides en question ? C'est parce que nous tenions l'information de citoyens de la plus haute véracité; parce que les autres journaux l'avaient dit bien avant nous; parce qu'enfin tout le monde le dit et le donne comme un fait notoire. Et certes, si le fait n'est pas vrai, il est du moins vraisemblable. — Il y a eu vente forcée, au bureau de l'Avenir, et plusieurs fois !! ..... Comment accorder cela avec l'existence pro pre du journal ? Les fournisseurs, les typographes, personne n'était payé. Comment nos grands réformateurs d'abus auraient-ils pu méchamment retenir ainsi le salaire de leurs employés ? Nous avons à notre bureau un typographe auquel le gérant de l'Avenir est redevable d'une somme de plus de £7, sans pouvoir satisfaire, depuis plusieurs mois, à une pareille dette d'honneur.

Nous avons cru, pour ces raisons et autres de la même force, qu'il n'y aurait pas un mensonge éhonté à dire ce que nous avons dit. — Au reste, si cela plaît à l'Avenir, nous sommes prêts à nous rétracter. — Nous dirons donc que lors des encans qui ont eu lieu au bureau de l'Avenir, on n'a pas vendu le matériel de l'établissement, mais seulement le monde de l'expédition. Bah ! des gens qui ont pour maxime: "Perdre la Patrie plutôt qu'un principe," n'ont que faire du monde de l'expédition. Nous ajouterons encore que les capitalistes ne peuvent faire une meilleure spéculation que d'acheter les actions des associés en commandite qui ont créé l'Avenir. Les revenus sont immenses ! — Si nous étions possible de dire quelque chose de plus glorieux, nous le ferions avec le plus grand plaisir. — Créanciers, accourez tous au bureau du gérant: c'est une Californie. Vous tous qui aviez cru voir dans la rédaction de l'Avenir, l'effronterie, le cynisme, la haine, la noire calomnie, le dénigrement de nos plus intégrés concitoyens, enfin la hideuse irréligion, changez d'avis: l'Avenir est en tout le modèle du journalisme. En commençant, nous avons dit qu'il ressemblait à Vert-Vert éduqué par des matelots, (c'est vrai); nous avons eu tort, (c'est faux).

Le numéro de mardi dernier du journal l'Avenir renferme, dans un article éditorial intitulé les Melanges Religieux, le passage suivant :

..... "La rumeur publique va même jusqu'à dire que M. Cenas, l'un des rédacteurs de cette feuille, se retire de la rédaction, ne pouvant en approuver tous les sentiments et que M. Pisonnault va lui succéder."

En réponse à ces lignes, je crois devoir publiquement affirmer que ce n'est par l'effet d'aucun mécontentement, ni d'aucune espèce de contrariété que je renonce à ma part de rédaction des Melanges; ce serait un motif peu légitime et peu raisonnable pour une détermination aussi grave que celle que je suis effectivement sur le point d'accomplir. Je pars, au contraire, emportant de bien justes sympathies

Les saucissons.

Un vendeur ambulante (il était en Sologne) Criait à tous venants: "Saucissons de Bologne." Un passant tout à coup, prenant le plus haut ton, Dit à tons: "Mes amis écoutez! prenez garde, Qu'aucun de vous ne se hasarde A manger de ceci; l'on y met chair d'anon, Je l'ai vu de mes yeux." Le vendeur, né Gascon, A l'aspect du chaland qui déjà déballe, Dit à l'autre, orgueilleux de sa docte oraison: "Vous venez de Bologne ? — Oui. — Certes je m'étonne Quo vous n'en soyez pas revenu saucisson."

été toujours rangé et tempérament, bon chrétien et époux fidèle.

— Travail, dit-elle au riche, travaille, sans jamais songer à jouir. Tu accroîtras tes revenus sans accroître tes dépenses. Tu augmenteras ta fortune, mais ce ne sera que pour multiplier les moyens de travail en faveur du pauvre, et pour étendre ta puissance sur le monde matériel. Que ta tenue soit simple et austère. Je te permets, pour ton intérieur, de beaux tapis, de l'argenterie à foison, les beaux linges de la Saxe et de l'Ecosse; mais ta maison, à l'extérieur, sera sur le modèle de toutes celles de la ville; tu n'auras ni livrée, ni luxe de chevaux; tu n'encourageras pas le théâtre qui relâche les mœurs; tu finiras le jeu; tu signeras les articles de la société de tempérance; tu t'abstiendras même de la bon-chère; tu donneras l'exemple de l'assiduité à l'église; tu t'afficheras sans cesse le plus profond respect pour la morale et la religion; car le cultivateur et l'ouvrier qui t'entourent ont les yeux sur toi, prennent modèle sur toi, et te reconnaissent encore de fait pour arbitre des mœurs et des coutumes, quoiqu'ils t'aient enlevé le sceptre de la politique. Si tu te laissais aller à jouir, si tu te livrais au faste, à la dissipation et aux plaisirs, ils lacheraient, eux aussi, la bride à leurs passions, nécessairement grossières, à leurs violents appétits. C'en serait fait du pays, s'en serait fait de toi-même.

Il est possible d'imaginer divers systèmes d'organisation sociale également propres en théorie à favoriser le travail; on peut conce-

voir une société constituée pour le travail, sous l'influence du principe d'autorité, c'est-à-dire d'association hiérarchique; on peut en concevoir une autre sous les auspices du principe de liberté ou d'indépendance. Pour organiser a priori, en vue du travail, un peuple déterminé il faut, sous peine de tomber dans le roman, consulter ses circonstances de territoire et d'origine, savoir par où il a passé, où il va. Avec le peuple des Etats-Unis, rejeton de la race anglaise, et imbu de protestantisme jus qu'à la moelle des os, le principe d'indépendance, d'individualisme, de concurrence enfin, devait réussir. L'âme fortement trempée des puritains, qui sont les autres du protestantisme, ne pouvait manquer de s'en accommoder admirablement. Voilà pour quoi les fils des états de l'est, fondés par les pélerins, ont joué le premier rôle dans la prise de possession de l'immense vallée du Mississippi.

La civilisation d'ouest est née de concours occulte et silencieux de deux ou trois cent mille jeunes cultivateurs partis, chacun pour son compte, de la Nouvelle-Angleterre, quelquefois avec un petit nombre d'amis, souvent seuls. Ce système n'aurait pu réussir avec des Français. L'Yankee, seul avec sa femme au milieu des bois, peut se suffire à lui-même. Le Français est éminemment social; il ne supporterait pas l'isolement au sein duquel l'Yankee vit à l'aise. Celui-ci se passionne, tout seul, pour l'ouvrage qu'il a conçu et qu'il s'est imposé. Le Français ne peut se passionner pour une entreprise industrielle qu'à condition d'être avec d'autres hommes,

dont le concours soit évident et palpable, ou plutôt il n'est pas apte à se passionner pour un travail matériel, car il réserve ses affections et ses sympathies pour ce qui est vivant. Il lui est absolument impossible à lui, d'être amoureux d'un défrichement, d'éprouver pour le succès d'une manufacture les mêmes transports, que pour le salut d'un ami ou le bonheur d'une maîtresse; mais il est susceptible de s'y appliquer avec ardeur, si ses passions caractéristiques, sa soif de la gloire et son émulation, sont excitées par le contact humain. S'il s'agissait de coloniser avec des Français, il faudrait donc peu compter sur les tentatives individuelles. En toute chose, le Français a besoin de sentir légèrement le coude de son voisin, comme dans une ligne de bataille. Sur une terre à coloniser, on peut jeter des Américains isolés; ils y formeront une multitude de petits centres qui, s'élargissant chacun de son côté, finiront par embrasser un grand cercle. S'ils s'agit de Français, on doit porter avec eux sur la terre nouvelle un ordre social tout établi, ou, au moins, un cadre régulier d'ordre social et des points d'attache pour les liens sociaux; c'est-à-dire qu'il leur faut, des fabriques, le grand cercle avec son centre unique bien apparent.

Le Canada est à peu près la seule colonie que nous ayons fondée exclusivement avec des Français. On y transporta une organisation sociale complète. Une fois le pays reconnu, la flotte royale y débarqua des seigneurs à qui le roi avait octroyé des fiefs. Ils étaient suivis de vassaux qu'ils avaient pris en Nor-

mande et en Bretagne, et à qui ils distribuèrent des terres. Elle y déposa en même temps un clergé régulier et séculier, doté lui aussi, d'amples domaines territoriaux, et qui, plus préleva la dime. Puis vinrent des marchands et des compagnies à qui des privilèges étaient accordés sur la traite des pelleteries et pour le commerce. En un mot, les trois ordres, clergé, noblesse et tiers-état, furent importés, tout d'une pièce, de la vieille France dans la nouvelle. La seule chose que les colons laissèrent derrière eux fut la misère du plus grand nombre. Le système était bon pour l'époque; le principe d'ordre et d'hierarchie qui y présidait, sous la seule forme possible alors était en harmonie avec le caractère du peuple. Ce qui l'atteste, c'est que sous ce régime, auquel les Anglais n'ont rien changé, le Canada a fleuri, et la population s'y est multipliée au sein d'une douce aisance. Je n'ai vu nulle part rien qui offre mieux l'image de l'ancien méridional que les jolis villages des bords du Saint-Laurent. Ce n'est pas l'ambitieuse prospérité des Etats-Unis, c'est quelque chose de beaucoup plus modeste; mais s'il y a moins d'éclat, en revanche il y a plus de contentement et de bonheur. Le Canada n'a appelé la Suisse: c'est la même physionomie de satisfaction calme et de jouissances paisibles. On parlerait du Canada, s'il n'était pas à côté du colosse anglo-américain; on citerait ses développements sans les prodiges des Etats-Unis.

On ne serait pas fondé à prétendre que les progrès du Canada se sont réalisés en dé-

pit du mode de colonisation; la discussion entre le parce que et le quoique est née à terminer dans ce cas. Tout ce que le système primitif avait d'onéreux, subsiste encore intact, et la population ne s'en plaint pas. Les redevances seigneuriales, la dime, le droit de mouture, le droit banal, y sont actuellement en pleine vigueur; et, chose incroyable, rien de tout cela ne figure dans l'interminable liste de quatre vingt-douze griefs récemment dressée par les Canadiens contre le régime qui les gouverne.